

plus heureux m'avait enlevée ! elle enfin que je revoyais maintenant et en de telles circonstances, pleurant sur la tombe du plus fatal de mes rivaux et du meilleur de mes amis !...

« C'en était trop ! je tombai assis sur le bord d'une tombe, et, la tête entre mes mains, je me mis à pleurer avec amertume... »

Ici, le vieillard s'arrêta, en proie sans doute à une douloureuse émotion.

« Au bout de quelques instants, reprit-il, je l'entendis qui repassait : je la vis s'éloigner, en chancelant ; quand elle eut passé le seuil sacré, je me levai à mon tour, je m'approchai de la tombe si chère, et, sur cette pierre humide encore des pleurs de la veuve désolée, je fis couler les larmes d'un ami sincère... Sur la croix, je lus à la lueur d'un rayon de la lune :

LÉON FLAVIGNY

Mort en la paix du Seigneur

Et victime de son dévouement en voulant sauver un malheureux tombé dans les flots de la Loire.

Le 5 juin 18....

« Brave cœur ! c'était ainsi que tu devais mourir dans un dernier sacrifice et dans un suprême dévouement.

« Hélas ! d'après cette épitaphe, il était mort juste trois mois après son mariage ; Pauvre Léon ! pauvre Marguerite ! Ils s'étaient donc unis pour ne couler en-semble que le printemps de l'amour ! Mon Dieu ! Quel effroyable réveil !... »

« Et elle, que j'avais vue la dernière fois, souriante sous les fleurs d'oranger, suspendue à son bras dans toute l'ivresse de son bonheur, elle revenait maintenant sans doute chaque soir, pleurer sur la tombe de celui qu'elle avait aimé, et, au bout de quinze ans, je la revoyais accomplissant ce pieux pèlerinage et renouvelant sur la tombe de son époux les serments d'un amour toujours jeune et d'une inébranlable fidélité !... »

« Spectateur de ce dévouement admirable, en contemplant cette noble femme, libre, et pourtant témoignant à son mari mort le même amour qu'elle lui avait voué durant sa vie, j'avais senti avec effroi que je l'aimais encore ! Non ! mon amour n'était point éteint et un long exil n'avait pu suffire pour étouffer cette flamme presque évanouie, et que le souffle d'un instant venait de rallumer dans mon pauvre cœur !... »

« Je passai presque le reste de la nuit sur le tombeau. Quand je me relevai, ma résolution était prise : je devais m'éloigner pour toujours d'un lieu où je pouvais encore troubler le repos de Marguerite ! Je fis le serment sur la tombe de Léon de ne point venir, fantôme odieux, évoquer les souvenirs d'un passé irrévocablement oublié, devant cet ange d'assuré qu'il avait tant aimé et qui l'aimait tant encore !... »

« — Tu as respecté la fiancée et l'épouse, me dis-je, aie le courage de passer devant la veuve sans t'arrêter, car elle porte au front la triple couronne du deuil, de la douleur et de la fidélité !... »

« Le lendemain, après m'être informé et m'être assuré que la fortune de Léon suffisait à faire vivre Marguerite, et que ses parents la conservaient chez eux avec amour, je dis adieu une dernière fois à mon pays.

« Pourtant, avant de partir, je voulus revoir Marguerite et offrir un dernier hommage à la tombe de mon ami. Je me rendis donc au cimetière comme la veille, à la tombée de nuit. Marguerite n'était pas encore arrivée. J'allai m'agenouiller sur la pierre et je priai quelques temps, puis je déposai sur le tombeau un gros bouquet de fleurs que j'avais apporté avec moi.

« Au moment où je me retournais pour me retirer discrètement, je demeurai stupéfait ; là, à quelques pas derrière moi, Marguerite se tenait debout, dans l'attitude de la surprise ; elle me regardait de ses grands yeux profonds et bleus où tant de fois j'avais essayé de lire les pensées de son âme. Je me remis vite de mon étonnement et voulus passer devant elle pour m'éloigner, mais, d'un geste franc et loyal, elle me tendit la main et, souriant tristement :

« — Merci, monsieur, merci ! fit-elle de sa voix douce.

« Je tremblais comme une feuille et je devais être pâle comme un mort ; je balbutiai quelques mots inintelligibles, et, sentant mon cœur se briser à cette voix si chère qui m'adressait encore ces douces paroles, je ne pus que presser cette

main blanche que Léon avait tenue dans les siennes aux jours dorés du bonheur. Je la portai à mes lèvres, et je m'éloignai en proie à une indicible émotion.

« M'avait-elle reconnu ? Je ne pourrais le dire, car mes cheveux avaient un peu blanchi et la barbe avait recouvert mon visage durant mon absence prolongée. Pourtant, arrivé vers le seuil, je me retournai et, à travers les arbres, je vis, rêve d'amour dont seul je fus témoin, son regard chaste et doux qui me suivait de loin !... »

« Depuis, ajouta le vieillard, je ne suis jamais retourné au pays, et je tiendrai jusqua au dernier soupir le serment que j'ai fait à Léon sur son tombeau ! »

Il s'arrêta ; il était bien triste, et moi, plein d'admiration pour un courage si grand et un si profond dévouement, je lui serrai la main sans mot dire.

Le train arrivait.

— Adieu, me dit-il en souriant avec mélancolie, adieu, mon ami, et si jamais vous aimez vous aussi un jour, soyez plus heureux que celui dont vous venez d'entendre l'histoire !... »

— Je demande seulement à Dieu, lui répondis-je, d'être aussi constant, aussi courageux et aussi fidèle !

J. Colomier

NOS GRAVURES

MARIÉS EN BALLON

LES Américains entourent toujours leurs actions, d'excentricités

La gravure de notre première page représente un jeune couple recevant la bénédiction nuptiale au moment où ils sont en ballon, prêt à s'élever dans les airs.

Le marié se nomme Edward T. Davis et la mariée Margaret Buckley.

ÉDUCATION DE SAINT LOUIS

La reine Blanche de Castille confia l'éducation de son fils aux hommes les plus distingués et aux savants les plus renommés de son temps. On peut citer entre autres Henri Clément de Metz, dit, à cause de sa taille, le *petit maréchal*, Jean de Neeles, le connétable de Montmorency et le chevalier Guérin — qui furent chargés de son éducation politique et militaire, et qui, après avoir été ses instituteurs, devinrent ses compagnons d'armes.

Il faut distinguer parmi ceux qui eurent soin de l'intelligence et du cœur de saint Louis, le Père Pacifique. C'était un noble Italien qui avait quitté la cuirasse pour la robe de bure ; ses vertus et son savoir lui valurent d'être choisi par la régente pour l'éducation du jeune roi. Il était poète et musicien, et l'on sait que saint Louis aimait plus tard à organiser lui-même des chœurs de gentilshommes avec lesquels il chantait les plus beaux cantiques de l'Eglise.

Saint Louis reçut ainsi l'éducation la plus complète. Chevalier accompli, d'une bravoure réfléchie, pénétré de ses devoirs de roi et de chrétien, il eut en partage toutes les vertus. Jamais roi n'obtint tant de respect et de vénération ; jamais chrétien ne fut aussi fervent et ne pratiqua mieux l'humilité. « Roi d'une sainteté accomplie, sans que le roi ait nu à un saint, sans que le saint ait énervé le roi, il est le seul dans l'histoire qui porte, sans en être accablé, ce doux titre ; également digne de l'un et de l'autre, à sa place dans le chœur des élus de l'Eglise. »

Cette perfection royale et chrétienne, que tous les historiens, sans distinction de parti, admirent en saint Louis, c'est à cette éducation solide et intelligente qu'il la doit. Aussi Blanche de Castille est-elle inséparable de son fils, en qui elle a su préparer un roi dont la gloire pure et persistante réunit tous les Français dans une fervente admiration.

EN FUMANT

EN fumant, me voilà rendu à Lowell. Par quel hasard y suis-je ? C'est plus que je ne pourrais dire. Toujours est-il que j'y suis en chair, en os et en esprit. En esprit ? Pas toujours. Bien des fois, ma folle du logis va faire une petite excursion à Montréal... quand les billets de passage sont réduits !

C'est presque avouer que je regrette Montréal. Je ne dis pas non. J'aimais et j'aime encore Montréal avec tout son tintamare. Pendant mon séjour, j'ai appris à tolérer sinon à estimer les joueurs de *pianos de barbarie*, les revendeurs de crème à la glace, avec leurs clochettes ahurissantes, et les débitants de *bons glos bouets du Saguenay*. Je me suis habitué aux scènes cythérées du Carré Viger, lorsqu'il y avait concert.

De Montréal, mon esprit s'envole à tire-d'ailes vers Montmagny, ma patrie. Là, il s'assied — c'est un peu fort, n'est-ce pas ? — au coin du feu paternel, et... il fume une *touché* en devisant de choses et autres. Il se fait rendre compte de ce qui se passe au foyer, des mariages en perspectives dans la petite ville de Montmagny, enfin, de tout ce qui peut exciter ma curiosité.

Quand il me raconte toutes les belles choses qu'il a entendues, j'oublie un moment que je suis sur une terre d'exil, loin du coin de terre qui m'a vu naître, et j'éprouve pendant deux secondes un bonheur indéfinissable.

.

Lowell est une des villes les plus manufacturières de la Nouvelle-Angleterre. Sa population est de 80 000 âmes, dont 12,000 Canadiens-Français. La plupart travaille dans les manufactures de coton et autres.

Si vous avez la chance de faire la connaissance de quelques demoiselles, et si vous avez la curiosité de demander ce qu'elles font, on vous répondra presque invariablement : elle *weave* ; c'est une *spineuse* ; elle travaille à la *hosiery*. Et autres réponses semblables, dites dans un même baragouin impossible.

Cependant, il n'y a pas de règles sans exceptions, et les dérogations à la règle sont assez nombreuses, heureusement.

.

Les Etats Unis sont en pleine lutte électorale. Il y a des candidats pour la présidence, pour la vice-présidence, comme gouverneur, comme lieutenant-gouverneur, comme représentant au Sénat, comme représentant à la Législature, enfin, ça n'en finit plus.

Il y a force processions aux flambeaux presque tous les soirs. Les républicains et les démocrates sont à l'ambition à qui feraient la plus belle procession. Les caucus sont nombreux et la fanfare en est le complément indispensable.

.

Je m'aperçois que je deviens ennuyeux. C'est donc le temps de cesser de *fumer*. Je termine par une petite exhortation au MONDE ILLUSTRÉ :

Si tu vois mes amis,
Mes amis bienheureux ;
Veux-tu leur dire ami ;
Que je me souviens d'eux.

RAOUL RENAULT.

LA FEMME

La femme seule peut vivre et mourir par le cœur.

Les femmes n'estiment guère que les femmes laides.

C'est par le regard que les femmes se battent en duel.

L'amitié de deux femmes n'est jamais qu'un complot contre une troisième.

Pour qu'une femme se maintienne longtemps au-dessus de la foule, il faut qu'elle soit sage, désirable et calomniée.